

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 33 (1900)

**Artikel:** Un vieux sermonnaire  
**Autor:** Correvon, A.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379688>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# UN VIEUX SERMONNAIRE <sup>1</sup>

PAR

AD. CORREVON

---

L'auteur du présent article a eu la bonne fortune de recevoir d'une personne de sa connaissance habitant dans la paroisse de Blonay-Saint-Légier, un volume in-12<sup>o</sup>, d'une reliure grossière, qui se présente plutôt sous la forme d'un onglet et contient neuf sermons dont la plupart ont été imprimés au dix-septième siècle. Deux de ces sermons sont anonymes.

Ces prédications paraissent avoir été rassemblées par les soins d'un pasteur vaudois, *J.-F. Correvon*. Son nom se trouve au commencement du volume, tandis qu'à l'extérieur de la couverture cartonnée se lit l'inscription : *au boureau Favre à Vevay*. En parcourant le supplément malheureusement inachevé du Dictionnaire historique et géographique de Martignier et de Crousaz, j'ai trouvé l'indication d'un pasteur J.-F. Correvon. Il a exercé son ministère à Bullet de 1677 à 1681. C'est incontestablement le premier propriétaire du sermonnaire, mais il ne m'est pas possible de savoir quelles paroisses il a desservies après Bullet. En tous cas il n'y a point de nom semblable dans la table des pasteurs de Blonay.

<sup>1</sup> Une partie de cette étude a été présentée à la Conférence pastorale du 1<sup>er</sup> arrondissement ecclésiastique, réunie à Aigle en février. Je tiens à remercier M. le professeur Henri Vuilleumier, l'un des rédacteurs de la *Revue de théologie*, pour les renseignements si précieux qu'il a bien voulu me donner sur les prédicateurs qui font l'objet du présent travail. M. Jules Martin, étudiant en théologie, a fait quelques recherches pour moi à la Bibliothèque cantonale. Je lui en exprime également ma reconnaissance.

## I

**Sujets et textes. Auteurs. Dates de l'impression.**

D'entre les sermons que contient l'intéressant volume que j'ai entre les mains, deux ont été imprimés par Samuel De Tournes, à Genève; un par Jean-Anthoine Chouet, à Genève; un par François Baudin, à Genève; trois par David Gentil, à Lausanne; un par Pierre Mortier, à Amsterdam; le neuvième a été imprimé à la Rochelle, mais le nom de l'imprimeur ne s'y trouve pas.

Voici les sujets, les textes et les auteurs des sermons, ainsi que la date de leur impression.

1° L'éloge de Moïse ou sermon sur le discernement de sa Loi, Hébr. XI, 24-26, par *Jean Durand*, ministre du Saint-Evangile, 1688.

2° La victoire des saints, Apoc. XXI, 7, *Anonyme*, 1691.

3° L'anathème Maranatha, 1 Cor. XVI, 21-22, par *David Fournierod*, docteur en théologie, 1681.

4° L'extravagance de l'impiété ou sermon sur le Psaume XIV, 1, par *Daniel de Superville*, ministre de l'Eglise wallonne de Rotterdam, 1700.

5° Sermon fait au jour du Jusne, célébré par les Eglises réformées de Dauphiné, 3 décembre 1662, sur l'Apocalypse III, 1-3, par *Fabrice Burlamachi*, ministre en l'Eglise réformée de Grenoble. Genève, 1664.

6° Tableau des Eglises réformées d'aujourd'hui ou Sermon sur Ezéchiel XXXVII, 7 et 8. Prononcé à Utrecht par Monsieur *Jost de l'Odenstein*, après que les François eurent abandonné la Ville, 1701.

7° Discours sur 1 Cor. XV, 8, *Anonyme*, 1701.

8° et 9° Deux sermons sur Matthieu XXVI, 41. Veillez, par *Samuel De Rameru*, 1692.

## II

Renseignements historiques sur les prédicateurs,  
d'après l'ordre chronologique.

1<sup>o</sup> JOST DE L'ODENSTEIN (autrement dit: Jodocus van Lodensteyn). Fait le sujet de deux chapitres dans la *Geschichte des Pietismus in der reformierten Kirche*, d'Albert Ritschl. Lodensteyn est né à Delft, en 1620, a fait ses études à Utrecht, sous Gisbert Voet, et à Franeker chez Coccéius; pasteur dès 1644, il a exercé en dernier lieu son activité à Utrecht, où il est mort en 1677. C'est en sa personne que le piétisme proprement dit fait son apparition dans l'Eglise réformée de Hollande, antérieurement à Spener et par conséquent indépendamment de lui. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français, entre autres son *Tableau des Eglises réformées d'aujourd'hui*. Amsterdam, 1701.

2<sup>o</sup> FABRICE BURLAMACHI. (Voir A. de Montet, *Dict. biogr. des Genevois et des Vaudois*, I.) né à Genève, en 1626, il desservit d'abord l'Eglise italienne de sa ville natale, puis dès 1659 l'Eglise française de Grenoble. Sa santé délabrée l'empêcha d'accepter une chaire de théologie qui lui fut offerte à Genève. Il est mort en 1693. Bayle l'a appelé dans une de ses lettres le Photius de son siècle, à cause de sa parfaite connaissance des livres. Le sermon sur Apocalypse III, 1-3, est mentionné par Sénebier dans son *Histoire littéraire de Genève*, II, 279. Il fut prononcé le jour du Jeûne célébré par les Eglises réformées du Dauphiné, le 3 décembre 1662, ensuite d'une décision du Synode réuni à Ambrun, en septembre de la même année.

3<sup>o</sup> DAVID FOURNEROD (soit Fornerod). Originaire d'Avenches, où il nâquit vers 1640; il fit ses études à Lausanne, à Genève et à Sedan. Dans ce dernier lieu il soutint, en 1669, ses *Theses theologicae de Dei existentia et attributis*, pour obtenir le grade de docteur en théologie. C'est à Sedan aussi qu'il publia son premier sermon (*L'achat de la vérité*, méditation sur Proverbes XXII, 23. 2<sup>e</sup> édition, Genève 1687, de 89 pages, réim-

primé à la demande de quelques pasteurs réfugiés). L'auteur nous apprend dans la préface de cette seconde édition que le succès de ce sermon, qui avait été son « coup d'essai, » fut « assez heureux par la bénédiction divine pour lui faire produire des fruits dans ce royaume (la France), jusques au point même d'y conserver une Église en ramenant un gentilhomme, de qui elle dépendoit, de la révolte qu'il méditoit et qu'il étoit sur le point d'exécuter. » De Sedan il passa à Berlin, où l'électeur Frédéric-Guillaume lui confia les fonctions de bibliothécaire, et où il fut, de 1672 à 1680, le premier ministre de l'Église française, sous le patronage du Grand Ecuyer, le comte d'Espense. C'est pendant ce séjour à Berlin que parut déjà de lui un volume de sermons.

Jaques Abadie ayant été appelé à prendre la direction spirituelle de la jeune colonie française de Berlin, Fornerod reprit en 1681 le chemin de sa patrie suisse et s'établit à Lausanne, où LL. EE. de Berne, à qui il avait été chaudement recommandé par son Altesse électorale, lui allouèrent une pension avec le titre de professeur honoraire de théologie (1683). La vénérable Compagnie académique, appréciant ses mérites, le présenta à plusieurs reprises comme candidat à des chaires vacantes, mais sans résultat. Il est mort au commencement de 1698. C'est sur son lit de mort qu'il a corrigé les dernières épreuves de sa *Catéchèse universelle*, gros in-4° de 780 pages, qui a paru à Lausanne, et dont le plan général est celui du Catéchisme d'Heidelberg. Il se proposait, si Dieu lui rendait la santé, de publier encore une *Théologie universelle*, « dégagée de tout le fatras des théologiens de l'école et accommodée à la portée de tout le monde. » Elle n'a pas vu le jour. Outre « L'achat de la vérité » on connaît de lui trois sermons prêchés à Lausanne, à savoir : 1° *L'anathème : Maranatha*, Genève 1681 ; 2° *Les merveilles du Messie*, sur Esaïe IX, 7, de 94 pages, « en deux actions, » Lausanne, 1684 ; 3° *Le procez des mauvais arbres ou la condamnation des mauvais chrestiens*, sur Matthieu III, 10, de 117 pages, Genève, 1688. Nous ne savons si c'est aussi dans notre chef-lieu qu'il fit entendre deux autres prédications imprimées : *Le succès de la tentation des fidèles*,

1 Cor. X, 13. Genève 1683; et *L'œil malin*, sermon posthume sur Matthieu XX, 15. Genève, 1698.

4<sup>o</sup> JEAN DURAND. D'après la seconde édition de la *France protestante*, tome V, il était de Montpellier, fit ses études de théologie à Genève et fut pasteur à Sommières (Languedoc). A la révocation, il alla demander un asile à la Suisse, et mourut à Neuchâtel en 1695. La *France protestante* mentionne le sermon intitulé : *L'éloge de Moïse*. Jean Durand est beaucoup moins connu que son fils cadet, *David*, né en France vers 1680, qui fit ses études à Bâle, et, après avoir été aumônier au service de Hollande, en Espagne, devint pasteur français à Londres. Il a publié une vingtaine d'ouvrages de toute sorte, entre autres une biographie d'Osterwald. David Durand est mort en 1763, laissant la réputation d'un prédicateur éloquent.

5<sup>o</sup> SAMUEL DE RAMERU. D'une famille originaire de Champagne (Aube), dont un membre s'était retiré par motif de religion dans le canton de Berne en 1648, et fut naturalisé suisse en 1669. Samuel Descombaz a publié sur la famille de Rameru une notice dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français*, VIII. Samuel de Rameru, l'auteur des deux prédications contenues dans notre vieux sermonnaire, est né à Etoy, en 1655, a fait ses études à Lausanne et à Genève, fut consacré en 1682 et remplit d'abord les fonctions de chantre à l'Eglise française de Berne. En 1684, il fut établi à Montreux comme « diacre commun » du Colloque de Vevey, devint pasteur de Noville en 1692, de Lutry en 1709; poste qu'il échangea en 1715 contre celui de Nyon, où il est mort déjà l'année suivante. (Extrait des registres académiques et « classiques. ») En 1688, la Classe de Lausanne avait proposé Samuel de Rameru pour le poste de pasteur français à Berne; mais un candidat d'une autre Classe lui fut préféré.

6<sup>o</sup> DANIEL DE SUPERVILLE. Figure plus connue, à laquelle Alexandre Vinet a consacré une importante notice dans son *Histoire de la prédication*. On peut aussi consulter à ce sujet l'*Encyclopédie* de Lichtenberger et le *Grand Dictionnaire* de Larousse.



Daniel de Superville est né à Saumur en 1657. Il commença ses études dans sa ville natale et fit de tels progrès que plusieurs fois il put remplacer Drouet, son professeur de philosophie. Une force irrésistible le poussa vers la théologie. En 1677, il se rendit à Genève, où il étudia sous Mestrezat, Turretin et Tronchin, recherchant les instructions particulières plus que les leçons publiques.

La mort de son père le rappela à Saumur. Déjà les persécuteurs du protestantisme commençaient leur œuvre brutale. De Superville eut l'intention de passer en Angleterre; mais il fut appelé par l'Eglise de Loudun. En 1685 on le mit en prison pendant trois mois, dans l'espoir de l'amener à une abjuration; mais il n'était pas de ceux que les jésuites pouvaient convertir par la menace du supplice, à défaut de bonnes raisons. Sa réputation commençait à s'établir par ses sermons et quelques disputes qu'il soutint avec succès contre des prêtres catholiques. Sur ces entrefaites l'Edit de Nantes fut révoqué. Ayant obtenu un passeport, de Superville passa en Hollande et fut nommé pasteur à Rotterdam, où il resta jusqu'à sa mort survenue en 1728, aimé pour ses qualités, honoré pour ses talents.

On a de lui: *Douze Lettres sur les devoirs de l'Eglise affligée*, ouvrage devenu très rare; *Les Vérités et les devoirs de la Religion chrestienne ou Catéchisme pour l'instruction de la jeunesse*, Rotterdam, 1706; des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture-Sainte*, Rotterdam, 1700, œuvre qui eut trois éditions successives. Enfin, en 1718, parut de lui: *Le vrai communiant ou Traité de la Sainte-Cène et des moyens d'y bien participer*.

Daniel de Superville fut souvent employé dans les affaires générales des Eglises réformées. Il était très propre aux affaires par son sens net et droit, et la douceur de son caractère, jointe à beaucoup de politesse et de facilité d'expression. Comme orateur de la chaire, il est pressant et persuasif, sans avoir beaucoup d'éclat. Il va au cœur en éclairant l'esprit. On peut lui reprocher trop d'abondance. De Superville aime les comparaisons et fait un usage constant des Ecritures.

## III

## Remarques sur les prédications et citations.

Avant de donner des citations tirées du volume découvert à Blonay, nous avons à faire quelques remarques générales.

Tout d'abord nous avons lieu de nous étonner de la capacité spirituelle des auditeurs qui ont entendu nos neufs sermons, quand nous la rapprochons des dispositions des fidèles protestants de l'époque actuelle. Le mot d'ordre de nos jours est : « court et bon. » Plusieurs des prédications qui nous occupent atteignent cent pages d'impression. Cela suppose un sérieux moral, une force d'attention, une soif de la Parole, dignes de louanges. On ne peut donc pas dire que nous soyons en progrès sous ce rapport. Ce qui est recherché maintenant, c'est la variété dans le culte et c'est à nous la procurer que tendent les revisions liturgiques.

Ce n'est pas seulement pour leur étendue, mais aussi par la nature de leur contenu que ces sermons du dix-septième siècle supposent une capacité intellectuelle plus grande que notre génération actuelle ne la possède. Ils ne craignent pas d'entrer dans les détails d'exégèse les plus minutieux, dont on verra plus loin un exemple frappant. Ils s'attachent à une traduction exacte, citent le mot latin, hébreu ou grec, dissertent abondamment sur le contexte, au détriment parfois des applications parénétiques. On sent que les prédicateurs du temps visaient avant tout à faire comprendre ces Saintes Ecritures, dont la Réformation avait accentué la haute importance comme fondement de la foi.

A côté d'élangs qui touchent à l'emphase, de subtilités et de raffinements dans l'expression de la pensée, une grande sincérité qui ne recule pas devant le mot propre et frise parfois la trivialité. Il y a de la scolastique, une tendance à rationaliser, que nous retrouvons dans Saurin, et qui distingue d'ailleurs la prédication protestante au dix-septième siècle. Les divisions du discours sont cependant moins multipliées que dans le



grand prédicateur du Refuge. Elles nous paraissent plus naturelles.

Nous aurions aimé faire des citations un peu prolongées, mais la place qui nous est assignée ne nous le permet pas.

Voici, dans le sermon de David Fornerod, sur « l'anathème Maranatha » un spécimen de *subtilité exégétique* :

« Le mot de maranatha répond a l'hebreu *cherem*, ainsi que le Syriaque l'a traduit en cet endroit, de meme que les Septante ont traduit le mot *cherem* par celui d'anatheme, ce mot, di-je, répond a l'hebreu *cherem*, qui signifie proprement retranchement, occisiô, tuerie, et par ou les Hebreux ont coutume d'exprimer une perte et une destruction entière et totale; l'Apostre donc se sert pareillement en sa place du mot d'anatheme pour designer une dernière et extreme perdition et la mort éternelle, quand il dit, s'il y a quelqu'un qui n'aime point le Seigneur J. Christ qu'il soit anatheme: l'Apostre dit non seulement *qu'il soit anatheme*, mais il ajoute encore, *qu'il soit anatheme maranatha*; autant que les Interpretes sont d'accord sur le premier mot, autant se partagent-ils sur ce dernier: je ne pretends pas terminer ici tous leurs differens; il me faudrait faire pour cela une longue dissertation, et une ennuyeuse critique plustost qu'un sermon, ce que cette chaire ne me permet pas. Cependant pour n'omettre pas du moins ce qu'il faut dire ici, et pour le dire encor avec quelque exactitude afin de satisfaire à l'explication de ce texte; je diray d'abord que quelques-uns estiment que ces deux mots *anatheme*, *maranatha* ne signifient qu'une meme chose en deux idiomes differens, et que celui de *maranatha* ne dit rien de plus ni de moins que celui d'anatheme; a peu pres comme quand il est dit ailleurs *abba pere*, qui sont deux termes d'une mesme signification en deux langues différentes; et qu'il faut lire non *maranatha*, comme on fait d'ordinaire, mais *macharammota*, comme si cestoit la mesme chose que l'Ebreu *cherem*, c. d. *anatheme*, ou une chose devouee a la mort et a la perdition; mais cela est contraint et il y a bien loin de *macharammota* a *maranatha*, ainsi que lisent constamment tous les exemplaires et Interpretes Grecs, Latins, Syriaques, et cela encore non au

lieu de machammota, comme veulent d'autres c. d. la mort ou la destruction vient, non plus qu'au lieu de maqueronatha, comme qui diroit l'anathème de la colère vient; mais dans cette même forme sans y rien changer, et ceux qui entendent les langues, savent que maranatha est un mot Caldaïque, ou Syriaque qui signifie comme on pense : notre Seigneur est venu, ou notre Seigneur vient, ou notre Seigneur viendra, ou que notre Seigneur vienne; car c'est en l'un, ou en l'autre de ces temps que l'on tourne et que l'on lit, ou au passé, ou au présent, ou au futur, ou à l'optatif, et qu'ainsi bien que ce mot se lise quelquefois comme un mot simple, c'est néanmoins un mot composé de deux autres, savoir de celui de *maran* notre Seigneur et de celui de *atha*, il est venu, ou il vient, ou il viendra, ou qu'il vienne.... » Et David Fornerod de continuer pendant près de dix pages des développements analogues à la citation que nous venons de faire, faisant défiler sans sourciller toutes les interprétations des Pères de l'Eglise et des savants théologiens.

Jean Durand n'aime guère les Juifs et surtout leurs écrivains. Il ne redoute cependant point dans son *Eloge de Moïse* de reproduire tout au long les fables rabbiniques. Je n'en donnerai qu'un exemple. Après avoir insisté sur le fait étrange que le futur libérateur des Hébreux a trouvé protection et asile chez la fille même du plus grand ennemi des Juifs et affirmé que « si nous étions gens de bien nous verrions sortir des Libérateurs du sein même de nos ennemis, » Durand continue ainsi : « les Juifs qui veulent toujours donner dans le merveilleux, et qui y réussissent très mal, ne gardant nulle vraisemblance pour l'ordinaire; comme si cette histoire n'étoit pas assez surprenante par elle-même, y ont ajouté des circonstances de leur cru, ils disent icy que la fille de Pharaon pour satisfaire à la passion qu'elle avoit d'avoir des Enfants, fit mettre ce jeune garçon sur son sein, feignant de l'avoir elle-même mis au jour : mais Philon qui est l'auteur de cette fable, devoit garder plus de respect pour l'histoire sacrée, qui n'en dit pas un seul mot, se contentant de nous apprendre qu'il fut élevé par l'ordre de cette Princesse, dans toute la sagesse des Egyptiens, c'est-à-

dire qu'on ne manqua pas de l'instruire dans toutes les sciences humaines, qui étoient les hiéroglyphiques, les mathématiques, l'astronomie, et dans tous les exercices à quoy on occupe ordinairement les Princes dans leur jeunesse, puisque l'histoire remarque que Moïse étoit puissant en dits, et en faits ; c'est-à-dire qu'on avoit pris la peine de luy former l'esprit, et de luy élever le cœur aussi bien que de luy dresser le corps. » Puis après avoir examiné longuement ce qu'il faut entendre Hébr. XI, 24, par les mots : « Moïse étant *devenu grand*, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, » l'ancien pasteur de Neuchâtel ajoute : « Joseph a gâté toute la beauté de l'action de Moïse, quand il le fait fuir de la cour d'Egypte pour son intérêt particulier, et pour la seureté de sa personne, quand il nous dit que ce fut pour évïter les tristes effets d'une conjuration, que les Sacrificateurs Egyptiens avoyent formée contre luy ; sous laquelle il appréhendoit de succomber : l'Écriture Sainte n'en dit rien. »

Dans son discours sur 1 Corinthiens XV, 8 : *après tous, il m'est apparu, à moi aussi, comme à un avorton*, le prédicateur anonyme ne recule pas devant les détails les plus crus et en fait l'application à ses auditeurs avec une franchise que nous aurions de la peine à pardonner à l'un de nos prédicateurs. « Un avorton, dit-il, est un être imparfait et difforme, qui ne peut pas être appelé homme : n'ayant n'y des yeux pour voir, n'y des oreilles pour ouyr, et qui est dans une entière impuissance, de sentir, d'appercevoir, et enfin de profiter de tout ce qui tombe sous nos sens : C'est un rebut, ou un milieu du neant et de quelque chose ; et un triste et confus assemblage de tous les deux.... Un avorton encore : ou un enfant mort et mal formé, donne des tranchées plus aigues et plus cruelles, a leurs meres que ceux qui sont forts et vigoureux, et qui naissent dans le temps ordinaire... mais encore que les avortons soient des êtres imparfaits, ils ont pourtant le même Pere et la même mere, petris de la même semence et fassonnés de la même maniere, que les autres, qui sont venus a terme et qui sont vivans et bien forméz.... Tout cela nous doit humilier et nous doit abbatre. Jetons les yeux sur ce que nous sommes,

et nous y verrons des choses, qui devront nous jeter dans le dernier abbattement : qu'etions nous devant nôtre naissance, rien qu'une matière si sale et si honteuse, qu'on n'en peut parler sans rougir : que sommes nous dans la suite, un fumier couvert de neige ? Que deviendrons nous bientôt, la nourriture des vers ? de quoi donc, nous glorifier ; nous de qui la naissance n'est qu'ordure, la vie que misere, et la fin que corruption : si ce sont nos biens qui nous enflent le cœur ; si ce sont les emplois qui nous donnent de la presumption, si c'est enfin quelque avantage ou du cors, ou de l'esprit qui nous élevent ; attendons un moment, et la mort nous rendra tous égaus.... »

Je retrouve la même sincérité dans la péroraison du sermon de Jean Durand : l'*Eloge de Moÿse*, dont une citation a déjà été faite plus haut. « La foy de Moÿse, s'écrie le prédicateur, étoit vive et animée, et la nôtre languissante ou morte ; il n'eut pas plutôt pensé quel étoit son devoir, qu'il prend des mesures assurées pour le faire, il quitte l'Egypte sans mot dire ; Pour nous lors qu'il s'agit de travailler à nôtre salut, quelle langueur et quelle paresse n'est point la nôtre. Nous avons des yeux de Lynx, des piés de Cerf, et des ailes d'Aigle, lorsqu'il s'agit de voir nôtre intérêt mondain, de courir à un gain deshonnête, ou à un plaisir deffendu : Nous sommes plus aveugles que les taupes, et nous marchons à pas de plomb, comme des paralytiques lorsqu'il est question de glorifier Dieu, de secourir le prochain, d'aider les pauvres, ou dévenir dans les saintes Assemblées. Avec quel feu et avec quelle vigilance ne travaillons-nous pas pour les affaires de nos Maisons, et de nôtre commerce ? et pour celles de la Maison de Dieu, elles nous trouvent tout de glace, tout pleins d'indifférence et de dégouts, le sommeil nous prend ou bien nous sommes dans des impatiences criminelles des qu'on lit la parole de Dieu chez nous, ou qu'on l'expose dans le Temple. »

En traçant à grands traits la vie de Jost de l'Odenstein, nous avons dit qu'en sa personne le piétisme fait son apparition dans l'Eglise réformée de Hollande, antérieurement à Spener et indépendamment de lui. Il est facile de le reconnaître par la prédication qui nous a été conservée de lui dans notre vieux ser-



monnaie : *Tableau des Eglises réformées d'aujourd'hui ou Sermon sur Ezechiel, XXXVII, 7, 8.* (Second texte : Apoc. III, 2, 3 : tu as le bruit de vivre, mais tu es mort, etc.)

« Nous sommes à bien des égards, y lisons-nous, plus morts que le *Papisme*.... Déjà, au tems de la Reformation, il y avoit des gens qui cherchoient seulement à être affranchis de tous liens ; et ceux-là on pouvoit les apeler des chèvres sauvages. Les autres cherchoient seulement à mettre les ongles dans les biens des Prêtres pour s'enrichir ; j'excepte toujours les bons... (et ici Lodensteyn veut bien faire une réserve en faveur de Calvin ; il reconnaît *qu'il a eu l'Esprit*)... mais dans les masses de chair, dont sont formées nos Eglises, on n'y sauroit trouver aucun Esprit. Voit-on un seul Chrétien qui ait renoncé à soi-même ? Si l'on fait reflexion sur les familles ; où sont celles où Dieu soit uniquement glorifié ? Si l'on considère les assemblées mutuelles, les Coléges, les Ecclesiastiques-mêmes ; on y parle beaucoup de Jesus ; mais y vit-il ? Il y a grand sujet de demander avec étonnement, est-ce là un peuple où Jesus habite ? On mange, on boit, on fait des santez, et le ministre avec les autres (?) : en sorte qu'un homme qui a un peu de vie est forcé de s'écrier que le Christianisme Reformé est mort. » Et Lodensteyn s'applique à montrer que chez la plupart des membres des Eglises, le cœur a perdu toute sensibilité pour les choses de Dieu, les oreilles ont cessé d'ouïr la vérité, la bouche ne s'ouvre plus pour louer, les mains n'agissent plus pour les œuvres de charité. Tout cela est exprimé dans les termes les plus vifs.

Nous sommes heureux de clore cette étude par une citation tirée du sermon de Daniel de Superville : *l'extravagance de l'impïété ou sermon sur Psaume XIV, 1*. Elle caractérise également ce qui a été dit précédemment de ce prédicateur au sens net et droit, pressant et persuasif, allant au cœur en éclairant l'esprit. « David, dit-il, nous parle du *cœur de ces insensez* pour nous faire connoître la véritable source du mal. Un cœur gâté et corrompu, est presque toujours la vraie cause de l'irreligion de l'esprit. Il en est à peu-près des maladies de l'âme comme de celles du corps. Il y a des parties qui ont ensemble tant d'affinité et de communication, que leurs maux sont conta-

gieux. Lorsque nos entrailles sont gâtées, les parties basses du corps infectées, et l'estomach attaqué; la tête s'en ressent, le mal se communique au cerveau. De même un cœur gâté ôte le libre usage de l'esprit, et les passions élevent des nuages qui offusquent l'entendement. L'orgueil tout seul a quelquefois poussé les hommes à douter de ce qui leur étoit le plus connu : et qui ne sait que cet orgueil, et nos autres passions ne s'accomodent gueres d'un tel Maître que Dieu ? Elles s'unissent donc quelquefois, et font irruption sur l'esprit. Elles fortifient les doutes, elles grossissent les difficultez, elles font croire qu'il y va de notre intérêt de se défaire d'une opinion gênante. Il est certain que les passions tournent aisement l'esprit de l'homme vers le sentiment qui les flate le plus, qu'elles sont capables d'interrompre nos reflexions, d'attacher fortement l'esprit à ses doutes, de détourner ses yeux de dessus les preuves de la Divinité, et d'obscurcir par là, peu à peu, la connaissance d'un Dieu. Ensuite de l'oubli et du doute, on passe jusqu'à nier et rejeter formellement cette croyance.... »

Pensée fort juste dont la prédication évangélique a tiré parti, et sur laquelle nous ferons bien de revenir souvent. Elle répond parfaitement à la déclaration du Sauveur : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef* (Jean VII, 17) ou à celle de l'apôtre de l'amour dans le même évangile : *les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* (Jean III, 19.)

La conclusion de notre travail sur « un vieux sermonnaire, » c'est que, tout en visant à être actuels et vivants, les prédicateurs feront bien de ne pas négliger les anciens modèles. Pour nous nous avons éprouvé une jouissance réelle et tiré un vrai profit de la lecture du volume découvert dans quelque recoin de bibliothèque sur les hauteurs de Vevey.

---